

96 L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE.

Gens raison- nables, Sur- tout solva- bles, Sur-
 tout solva- bles; Car en- fin on sçait qu'un Mar-
 chand, S'il en- tend un peu son ta- lent, Malgré
 toutes ses poli- tes- ses, Ses pro- pos rem-
 plis de ca- resses, N'a des yeux que pour
 votre ar- gent, N'a des yeux que pour votre ar-
 gent, Que pour votre ar- gent.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, l'Ecole de la Jeunesse, Comédie, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. À Paris, ce 6 Janvier 1764. MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au Nouveau Recueil de Pièces de Théâtre François & Italien.

S. (Forat) l'original?

5

LA FÉE URGELE,
 O U
 CE QUI PLAIT AUX DAMES,
 COMÉDIE
 EN QUATRE ACTES,
 MESLÉE D'ARIETTES;

Représentée devant LEURS MAJESTÉS,
 par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi,
 à Fontainebleau, le 26 Octobre 1765.
 Et à Paris le 4 Décembre suivant.

Le Prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous
 de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

[Handwritten signature]

Les Paroles sont de MM. ***

La Musique de M. DUNI, Compositeur de
Musique & Pensionnaire de feu Son Altesse
Royal L'INFANT DON PHILIPPE,
Duc de Parme, &c. &c.

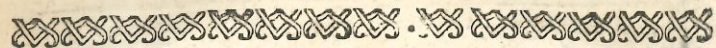


ÉPITRE

AUX DAMES.

CE qui vous plaît, c'est de regner sur nous;
Vous préférez ce bonheur à tout autre.
J'en connais un bien plus doux que le vôtre;
C'est le plaisir de se soumettre à vous.



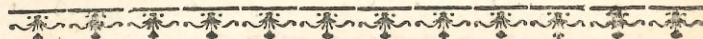


ACTEURS DE LA PIECE.

LA FÉE URGELE, MARTON,	} La Dlle. la Ruette.
ROBINETTE, THÉRESE, <i>Bergère</i> ,	
UNE VIEILLE, LE CHEVALIER	} La Dlle. Favart.
ROBERT,	
LAHIRE, <i>Ecuyer de Robert</i> ,	Le Sr. Clerval.
LA REINE BERTHE,	Le Sr. Caillot.
DENISE, <i>Villageoise</i> ,	La Dlle. Desglan.
L'AVOCATE GÉNÉ- RALE de la Cour d'A- mour,	} La Dlle. Catinon.
VIEILLES CONSEIL- LERES de la Cour d'Amour.	
L'HUISSIÈRE,	Les Srs. Chanville & Baletti.
PHILINTHE, <i>Berger</i> ,	La Dlle. Léonore.
LICIDAS, <i>autre Berger</i> ,	Le Sr. Lobreau.
LISETTE, <i>Bergère</i> ,	Le Sr. Beaupré.
LE GRAND VENEUR,	La Dlle. Adélaïde
SEIGNEURS, DAMES & VARLETS de la Suite de la Reine BERTHE.	Le Sr. de Hesse.
PLUSIEURS CONSEILLERES de la Cour d'Amour & de Beauté.	
NYMPHES, Suivantes de la Fée URGELE.	
CHEVALIERS ERRANS, amis de ROBERT.	



LA FÉE URGELE,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Paysage des plus agréables. On voit
dans l'éloignement le Palais du Roi DAGOBERT.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON, ROBINETTE.
MARTON.

IL a pris le sentier qui conduit en ces lieux ;
Dans un moment, il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.
Quel est votre dessein ?

MARTON.

Eh! peux-tu t'y méprendre ?
Robert est l'objet de mes vœux.

A

LA FÉE URGELE,

ARIETTE.

Non, non, je ne puis me défendre
 D'aimer ce généreux Guerrier.
 Ah ! si son cœur devenait tendre ... !
 A son fort je veux me lier.
 Ne détruis pas mon espérance,
 Je puis triompher en ce jour.
 Richesse, honneur, grandeur, naissance,
 Tout disparaît devant l'Amour.

ROBINETTE.

Quoi ! vous pensez à l'épouser ?

MARTON.

J'y pense.

ROBINETTE.

Mais songez-vous à la distance ?....

MARTON.

L'Amour n'en connaît point : non, l'Amour a ses
 droits.

ROBINETTE.

Madame

MARTON.

Observe le silence ;
 Je pardonne ce mot pour la dernière fois.

COMÉDIE.

ROBINETTE.

Mais sous cet habit villageois

MARTON.

J'en aurai plus d'honneur, si j'ai la préférence.
 Ce Chevalier Robert, si fier de ses exploits,
 Je veux le soumettre à mes loix :
 Je prétends plus encor ; éprouver sa constance,
 Le rendre digne de mon choix.
 Employons l'adresse, la ruse :
 Qu'il soupçonne un rival.

ROBINETTE.

Ces détours sont adroits.

MARTON.

Si je fais plus que je ne dois,
 L'Amour me servira d'excuse.

ROBERT, *sans être vu.*

La Hire !

MARTON.

Paix ! j'entends sa voix.

ROBERT.

La Hire !

LA HIRE, *sans être vu.*

Monseigneur.

SCENE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE, MARTON,
ROBINETTE.

(*Robert paraît sur son cheval dans le fond
du Théâtre ; il descend , donne sa lance à
la Hire.*)

ROBERT.

LA Hire ;
Attache mon coursier à l'un de ces ormeaux :
Le charme de ces lieux m'attire ,
Et la douceur de l'air qu'on y respire
M'invite à jouir du repos.

MARTON.

Éloignons-nous pour paraître à propos.



SCENE TROISIEME.

ROBERT *seul.*

ARIETTE.

LA noble chose
Que d'être Chevalier !
On prend la cause
De l'Univers entier.
On ne s'arme que pour la gloire ,
On répare les torts ,
On n'aspire à la victoire ,
Que pour venger les *Faibles des Forts.*
La noble chose , &c.

D'un bras puissant ,
On soutient l'innocent ,
On le défend
Contre un tyran ,
Un brigand ,
Fût-ce même un Géant ,
Un cœur
Plein de valeur ,
Un cœur
Qui fuit l'honneur ,
Goûte les fruits
De ses travaux ,
Reçoit le prix
Que mérite un Héros.
La noble chose , &c.

SCENE QUATRIEME.

ROBERT, LA HIRE, *avec un colletin de Pelerin, & une gourde à sa ceinture.*

LA HIRE.

SIRE Robert, mon bon, mon très-cher maître,
 Vous reprenez haleine en ce séjour champêtre;
 Il faut que vous soyez bien las!
 J'en suis ravi.

ROBERT.

Pourquoi?

LA HIRE.

C'est que je m'aime:
 Quand je suis fatigué, si vous ne l'êtes pas,
 Vous avancez toujours d'une vitesse extrême;
 Vous prenez le galop, quand je me traîne au pas.
 C'est vainement que mon dépit éclate;
 Vous partez le matin, vous arrivez fort tard,
 Et vous n'avez aucun égard
 Pour une santé délicate.

ROBERT.

Le pauvre petit fait pitié!

LA HIRE.

Un voyage si long m'a fondu de moitié;
 Mais cet endroit me plaît, son aspect me délasse.

La belle vue! on voit à découvert
 Le Palais du Roi Dagobert.

ROBERT.

Quel Prince! il faut le mettre dans la classe
 Des Rois aimés de leurs Sujets:
 De mortels comme lui, la Nature est avare.
 En Italie on voit des monumens parfaits;
 Mais un Monarque aimé, que la sagesse pare,
 Est un trésor plus précieux, plus rare:
 Son Royaume animé par ses adorateurs,
 Tenant tout son bonheur des vertus d'un seul
 homme,
 Ne porte point envie aux raretés de Rome;
 L'une fixe les yeux, l'autre fixe les cœurs.

LA HIRE.

Grace au Ciel, nous voilà revenus de nos courses.
 Il était tems, ayant épuisé les ressources:
 Votre armure, votre cheval,
 Vingt écus dans votre valise,
 Voilà tout votre capital;
 Car dans ces maudits tems de crise,
 L'argent ne va jamais qu'aux mains des gens.....

ROBERT.

Tais-toi.

LA HIRE.

Je suis las du service, & je voudrais, ma foi...

ROBERT.

Peux-tu, dégoûté de la gloire,
 Te détacher du char de la victoire,

A iv

8 LA FÉE URGELE,

Et d'un noble Ecuyer abandonner l'emploi ?
Toi, qui peux être un jour Chevalier comme moi.

LA HIRE.

Vous voyez tout en beau ; mais fans en faire
accroire,
De ce maudit métier , je vais conter l'histoire.

ARIETTE.

Toujours par monts & par vaux,
Sans un instant de repos ,
Errant ,
Courant

Les aventures,
Du froid , du chaud
Il faut essuyer les injures ;
Faire des défis ,
Exposer sa vie ;
Voilà les profits
De la Chevalerie.

Trouver un Objet friand ,
N'oser baiser que son gant ,
Rien que son gant ;
Sans pain ,
Sans vin ,
Vivre de gloire ;
Passer chaque nuit
Sans lit ,
Et tout le jour fans boire ;
Trouver son bien pris
Et sa douce Amie ;
Voilà les profits
De la Chevalerie.

COMÉDIE.

9

ROBERT.

Va , j'en crois mes pressentimens ;
Mon ami la Hire , & j'augure
Qu'avant qu'il soit très-peu de tems ,
Il pourra m'arriver quelque heureuse aventure.

(*D'un ton vis , mais mystérieux*).

J'ai déjà vû , dans ce canton ,
Certaine *Bachelette* *

LA HIRE.

Bon !

ROBERT.

Avec un regard tant modeste !
Tant doux ! son œil est si fripon !
Sa taille tiendrait là.

LA HIRE.

Son âge ?

ROBERT.

Seize ans.

LA HIRE.

Peste !

Ah ! Monseigneur

ROBERT.

Sa jambe fine & leste ...

LA HIRE.

Ah ! Monseigneur

ROBERT.

Un Pied mignon

* *Vieux mot pour exprimer une fille en âge d'aimer , & d'environ quinze à seize ans. Dans notre siècle on commence plutôt , & ce terme est à présent hors d'usage.*

LA FÉE URGELE,

LA HIRE.

Fort bien.

ROBERT.

Et des graces naissantes. ...
 Elle cueillait des fleurs sur le bord d'un ruisseau ;
 Ses charmes , ses attraites se répètent dans l'eau. ...
 Ses vêtemens légers ... ses tresses voltigeantes....

LA HIRE.

Je vois.... je suis tout ce tableau.

ROBERT.

Je cours pour l'aborder, elle entre en un bocage ;
 Mais se déroband à mes yeux,
 Elle a laissé dans mon cœur son image.
 Je reste ici pour la revoir.

LA HIRE.

Tant mieux.

Et vous l'aimez déjà ?

ROBERT (*légerement*).

C'est une fantaisie.

LA HIRE.

A-t-elle une compagne ?

ROBERT.

Oui.

LA HIRE.

Jolie ?

COMÉDIE.

ROBERT *indifferemment*.

Oui.

LA HIRE *vivement*.

Jolie !

Ma foi, demeurons en ces lieux.

ROBERT.

C'est mon dessein ; délace mon armure.

LA HIRE.

Asseyez vous sur ce banc de verdure.

SCENE CINQUIEME.

MARTON, ROBINETTE.

Les Acteurs précédens.

*Tandis que ROBERT & LA HIRE se retirent
 d'un côté dans le fond du Théâtre, MARTON
 & ROBINETTE, s'avancent de l'autre.*

MARTON *ayant devant elle une
 corbeille remplie de fleurs.*

ARIETTE.

JE vends des bouquets,
 De jolis bouquets,
 Ils sont tout frais. [*bis.*]

Hâtez-vous d'en faire usage ;
 Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets , &c.

LA FÉE URGELE;

C'est l'image
D'un Objet charmant ;
C'est l'hommage
D'un tendre Amant.
Hâtez-vous d'en faire usage ;
Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.
Si-tôt qu'on voit la fleur nouvelle,
Il faut promptement la cueillir ;
Fraîcheur d'amour passe comme elle ;
Il n'est qu'un tems pour le plaisir ;
Hâtez-vous d'en faire usage.
C'est la parure du jeune âge.

Je vends des bouquets, &c.

*Pendant cette Ariette, la Hire délace le
Heaume *, & l'armure de son Maître.*

*Et comme dans cet office, il est obligé de
tourner le dos à Marton, il empêche Robert de la
remarquer d'abord.*

LA HIRE *en se retournant.*

Ah ! les gentilles pastourelles !

ROBERT *se levant.*

La voilà.

LA HIRE.

Les voilà ?

ROBERT.

Où vraiment, ce font elles.

* Armet ou Casque.

COMÉDIE.

ROBINETTE *bas à Marton.*

Il vous a remarquée.

MARTON, *bas à Robinette.*

Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.

ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas assez-tôt à la Ville ?

Tu ne marchas jamais aussi légèrement,

Marton.

MARTON.

Je suis une fois plus agile,

Lorsque mon cœur a du contentement.

Tu sçais que j'ai chez nous une affaire pressée ;
Ce soir, avec Colin, je serai fiancée.

(*Ici Robert marque de l'inquiétude.*)

Quand j'aurai vendu mes œilllets,

Je partirai l'instant d'après

Pour regagner notre demeure ;

Je les vendrai moins cher, pour hâter le débit :
Colin m'attend.

ROBERT, *d'un ton de jalousie.*

Colin !

MARTON.

Colin... Cela suffit ;

Si je puis avancer mon retour d'un quart-d'heure,

N'est ce pas faire du profit ?

ROBERT, *en s'approchant de Marton.*

(*Haut.*)

Je trouve ce Colin un heureux personnage.

LA HIRE.

Et vous voudriez bien rompre son mariage ?

ROBERT.

Oui ; je donnerais tout mon bien...

MARTON.

Comment ! vous écoutez les filles ?

ROBINETTE.

Ah ! Monsieur, cela n'est pas bien ;

C'est découvrir les secrets des familles.

ROBERT.

Je voudrais que Marton pût se douter du mien.

LA HIRE.

Sa compagne, Monsieur, n'est pas moins merveilleuse.

Ce petit minois-là n'a pas un seul défaut.

ROBINETTE.

N'approchez pas, je suis peureuse.

LA HIRE.

En ce cas-là, je suis ce qu'il vous faut.

ROBERT.

Qu'elle a d'attraits !

LA HIRE.

La rencontre est heureuse.

MARTON.

Ah ! Robinette, hélas ! je prévois nos malheurs.
Ces Messieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,
Pourraient bien être des voleurs.

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'est mal nous connaître.

LA HIRE.

Portez sur nous des jugemens meilleurs :

Mon maître me ressemble, & c'est un honnête homme.

Nous trouvons tous les deux vos charmes enchanteurs ;

Nous nous y connaissons, nous revenons de Rome,
Et nous sommes deux Amateurs.

ROBINETTE.

Je ne sçais pas, Monsieur, ce que vous voulez dire.

MARTON.

Retirons-nous.

ROBERT.

Demeurez un moment.

LA HIRE.

Permettez que l'on vous admire.

ROBERT.

Parlons un peu de votre Amant :

C'est quelque garçon de village ?

Vous méritez un fort mille fois plus heureux.

MARTON.

Non, Colin remplit tous mes vœux :

Nous sommes pauvres ; mais travailler nous soulage ;

Le travail est notre héritage ;

Il nous suffit ; nous jouissons du jour ;

Nous avons l'appétit, le sommeil & l'Amour.

ROBERT.

L'Amour !

LA HIRE.

L'Amour!

ROBINETTE.

En faut-il d'avantage?

LA HIRE.

Ce mot est d'un heureux présage.

(A Robinette.)

Et vous aimez aussi?

ROBINETTE.

Non; mais j'aurai mon tour.

MARTON.

ARIETTE.

Ah! que l'Amour

Est chose jolie!

Avec l'Amour,

Toute la vie

Passe comme un jour.

Sur l'épine fleurie,

Tous les oiseaux d'alentour;

Dans leur douce mélodie,

Répètent tour-à-tour:

Ah! que l'Amour

Est chose jolie! &c.

Si je dors, il me réveille: *(bis.)*

Attentif à mon bonheur,

Il vient avec douceur

Me dire à l'oreille:

Ah! que l'Amour, &c.

ROBERT.

ROBERT.

Vous me faites penser de même;
 Belle Marton; il ne faut que vous voir
 Et pour sentir & pour sçavoir
 Qu'on n'est heureux que lorsqu'on aime!

LA HIRE à Robinette.

Je vous en dis autant.

MARTON à Robert.

Ne nous arrêtez plus!

Colin compte le tems quand je le fais attendre;
 Quand je ne le vois point, mes momens sont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage:
 Je prends tous les bouquets, & c'est votre
 avantage;

Je vous en promets vingt écus;

Pouvû que vous donniez un baiser par-dessus.

MARTON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez. . .

MARTON.

Non.

ROBERT.

Que je vous embrasse,

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MARTON.

Oh! finissez.

B

LA FÉE URGELE,
ROBINETTE.

(Après avoir reçu le baiser.)

De grace....

MARTON.

Ah! vous renversez mes œillets,
Et vous marchez dessus.

ROBERT.

Paix, paix!

MARTON.

ARIETTE.

Ces œillets étaient à ma mere,
Et mon panier en était plein;
Mais hélas! comment vais-je faire?
Le baiser était à Colin.

(Pendant cette ariette la Hire & Robinette ramassent
les fleurs & les remettent dans le panier.)

ROBERT.

Je réparerai cette perte.

LAHIRE.

Ah! Monseigneur, alerte, alerte;
Votre cheval s'enfuit par ces guérêts.

ROBERT.

Vîte, vîte courons après.

MARTON.

Mes vingt écus....

ROBERT.

Ma valise....

MARTON.

Il me quitte!

C'est le plus grand bonheur qui pouvait m'arriver.
Robert ne peut éviter ma poursuite,
Et je saurai bientôt le retrouver.

SCENE SIXIEME.

MARTON, ROBINETTE.

(On entend le Chœur suivant qui se chante
d'abord derriere le Théâtre.)

LE CHŒUR.

AH! que le tems, que le tems est beau!
Quel plaisir! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau!

MARTON.

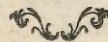
La Reine Berthe en ces lieux vient se rendre:
J'ai mon projet; elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Ah! le pauvre Robert! Vous allez l'accuser?

MARTON.

C'est un moyen pour l'épouser.



SCENE SEPTIEME.

LA REINE BERTHE *paraît en habit de chasse, l'oïfel sur le poing. Elle est accompagnée de Seigneurs & Dames de sa Cour, de ses Varlets, du Grand Veneur & autres Officiers de sa Fauconnerie.*

CHŒUR.

AH ! que le tems , que le tems est beau !
 Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oïseau !

BERTHE.

ARIETTE.

A l'ombre de cet Alifier ,
 Écoutez-moi , jeunes Fillettes ;
 L'Amour est un franc Épervier ,
 Et vous en êtes
 Les Fauvettes.
 Par vos chants vous l'attirez ,
 Vous préparez
 Vos défaites :
 Il plane , plane dans l'air ;
 Vous endort avec ses ailes ,
 Et plus vite que l'éclair ,
 Vous prend dans ses ferres cruelles :

L'Amour est un franc épervier ;
 Gardez-vous de l'oublier :
 Ecoutez-moi , jeunes Fillettes ;
 Retenez bien , jeunes Fillettes :
 L'Amour est un franc épervier ,
 Et vous en êtes
 Les Fauvettes.

MARTON.

Noble Princesse , il est trop vrai ;
 Je viens , pour mon malheur , d'en faire un triste
 essai.

ARIETTE.

O Reine , soyez-moi propice ;
 J'arrose vos pieds de mes pleurs.
 Justice , justice , justice !
 Prenez pitié de mes malheurs.

BERTHE.

Levez-vous , mon enfant. (*A part.*) Tout parle
 en sa faveur.

(*Haut.*)

Qui peut causer votre douleur ?

MARTON.

Joyeuse , innocente & tranquille ;
 Je portais des fleurs à la Ville ,
 Quand un Chevalier *déloyal* ,

Subitement est venu me surprendre,
D'autant plus dangereux qu'il avait un air tendre;
Je ressens, à sa vue, un trouble sans égal.

D'abord je songe à me défendre,
Je veux le fuir, il arrête mes pas;
Il veut baiser ma main, je ne le permets pas:
Ma résistance augmente son audace.
Ses yeux étaient ardents, sans cesser d'être doux;
En vain je marque du courroux;
Et malgré moi.

BERTHE.

Malgré vous ?

MARTON.

Il m'embrasse.

J'ai beau me débattre & crier;
Je vois tomber tout ce que j'allais vendre:
Ce dégât doit faire comprendre
Que mon honneur m'était plus cher que mon
panier.

BERTHE.

Vous ferez bientôt satisfaite;
On punira cette témérité:
Mais dites-vous la vérité ?

MARTON.

Ah ! demandez plutôt à ma sœur Robinette.

ROBINETTE.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre Chevalier.

BERTHE.

En voyant votre sœur en peine,
Vous deviez la défendre.

ROBINETTE.

Hélas ! ma bonne Reine,
N'avait-il pas son Ecuyer ?

BERTHE.]

(A des gens de sa suite.)

Cherchez ce Chevalier, & que l'on me l'amène.

LE GRAND VENEUR.

Nous allons obéir à Votre Majesté.

(A Marton.)

Quel sentier a-t-il pris ?

MARTON.

Par-là.

LE GRAND VENEUR.

De ce côté ?

(A des gens de sa suite.)

Affurez-vous de sa personne:
Partez, courez avec ardeur.
S'il se défend, montrez de la vigueur.

B iv

LA FÉE URGELE:

MARTON.

Sans lui faire aucun mal.

LE GRAND VENEUR.

(A Marion.)

Eh ! vous êtes trop bonne.

(A sa Suite.)

Je vais voir , de cette hauteur ;
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.

*(Il sort.)**(On reprend le Chœur précédent.)*

Ah ! que le tems , que le tems est beau !
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau !

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

*La Décoration est la même.*

SCÈNE PREMIERE.

LA HIRE *seul.*

ARIETTE.

LE maudit animal !
Qu'il m'a donné de mal !
Cette maligne bête
S'en va , ta , ta , ta , ta :
Je crie holà ! holà !
Petit , petit , arrête , arrête ;
Il m'attend tout exprès ,
Et quand je suis tout près ,
Ce beau cheval d'Espagne
Hennit , part , ta , ta , ta , ta , ta ,
Holà , holà , holà , la , la .
Les gens de la campagne ,
Vieux , jeunes & marmots ,
Présentent leurs chapeaux ;

Mais par une ruade,
 Mais par une escapade,
 Il les campe tous là.
 Je le fais, il m'échappe :
 Un homme noir le rattrape ;
 Monte dessus, & s'en va,
 Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta.

Je le suis promptement
 Voyant son entreprise,
 Et j'arrive au moment
 Que, joyeux de sa prise ;
 Il allait prudemment
 Visiter la valise.
 Je me fais du tout heureusement.

SCENE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

A cet affreux revers aurais-je dû m'attendre ?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

Oh ! fatale rencontre !

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.
 Ah ! Monseigneur...

ROBERT.

Quel cœur pervers !

LA HIRE

Monseigneur... le cheval...

ROBERT.

L'aventure est affreuse !

LA HIRE.

Votre cheval.....

ROBERT.

Je suis au désespoir.

LA HIRE.

Il ne tient qu'à vous de revoir
 Cette monture glorieuse.

ROBERT.

Comment pouvais-je le prévoir ?

Inhumaine Marton !

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire :

Mais écoutez moi donc.

ROBERT *apercevant la Hire.*

C'est toi, c'est toi, la Hire ?

Marton est jolie.

LA HIRE.

Oui.

ROBERT.

Mais son cœur est cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'est pas naturel.

Une Beauté ne semble naître
Que pour rendre le monde heureux ;
Et la Nature, mon cher maître,
Ne pouvait rien imaginer de mieux.

ROBERT T.

Quand tu sçauras ma funeste aventure.....
Je vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc aussi,
Je ne suis attaché qu'à vous dans la Nature,
Si vous ne viviez plus, je m'ennuierais ici.

ROBERT T.

Marton cause ma mort & satisfait sa haine.
Pour chercher mon coursier, lorsque tu m'as
quitté,
Ma malheureuse étoile & me pousse & m'entraîne
A le chercher par un autre côté ;
Quand des gardes m'ont arrêté
Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment ! devant son Tribunal ?

ROBERT T.

Il est tout composé de femmes.

LA HIRE.

Ah ! la chose
Ne tournera donc pas si mal.
Vous pouvez gagner votre cause ;
Le Sexe est indulgent.

ROBERT T.

Mon crime est capital,
Notre valeur ne doit être occupée
Ou'à protéger la Vertu, la Beauté ;
C'est à l'ombre de notre épée,
Qu'elles trouvent leur sûreté.
Ici le Sexe est respecté,
Et lui ravir une faveur légère,
Un rien, contre sa volonté,
C'est une action téméraire,
Que l'on punit avec sévérité.
Marton m'a plû, mon cœur est tendre ;
Je l'avouerai, ses appas m'ont tenté.
L'Amour m'a trop fait entreprendre
Contre un devoir que l'honneur a dicté ;
Et devant cette Cour où l'on rend la Justice,
Qu'on nomme Cour d'Amour, l'inhumaine
Marton,
Qui s'est portée accusatrice ;
M'assigne en réparation.

LA HIRE.

Quel est le châtiment que la sentence porte ?

ROBERT T.

La mort.

LA HIRE.

La mort ! la réprimande est forte !
C'est votre faute aussi.

ROBERT T.

Comment ?

LA FÉE URGELE,
LA HIRE.

Votre transport
Était rempli d'un respect pitoyable;
Avec timidité vous vous rendiez coupable:
Il faut, en certains cas, avoir ou t-à-fait tort.

ROBERT.

ARIETTE.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie?
Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser.
Qu'une Beauté nous plaise,
On croit ne s'exposer
Qu'à mourir d'aise
Pour un baiser.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie?
Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser;
Pour un baiser.

LA HIRE.

Si l'on vous traite ainsi, que fera-t-on de moi ?

ROBERT.

La mort ne m'a jamais causé le moindre effroi;
Je l'ai toujours bravée, en Chevalier fidèle
A la gloire, à l'Honneur, aux Dames, à mon Roi.
Par une Sentence cruelle,
Marton poursuit la perte de mes jours:
Si du moins je mourais en combattant pour elle,

COMÉDIE.

Je ne gémirais point d'en voir finir le cours.
Je sens que, malgré moi, je l'aimerai toujours.

LA HIRE.

Vous pouvez prendre un parti salutaire;
C'est de vous évader pour vous tirer d'affaire.

ROBERT *ferement.*

Non, non; je ne sçais point vivre honteusement.
Ma promesse n'est pas frivole:
Des fers m'enchaîneraient moins fort que mon
ferment,
Je suis libre sur ma parole.

LA HIRE.

Oui; mais vous risquez tout, si vous n'y manquez
pas.

ROBERT.

Il n'est qu'un seul moyen qui me ferait absoudre;
Et me délivrerait de l'Arrêt du trépas:
C'est une question qu'on me donne à résoudre,
Et qui me jette en un grand embarras.

LA HIRE.

Et quelle est-elle?

ROBERT.

C'est de dire
Ce qui séduit les femmes en tout tems.

LA HIRE.

C'est une question pour rire,
Qui peut embarrasser tout au plus des enfans.

ARIETTE.

Ce qui séduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames;
C'est un gaillard de bon aloi,
C'est moi.

Mon air d'allegresse
A l'art d'empêcher
La tristesse
D'approcher.

Je brille en chantant la tendresse;
Je plais, j'amuse, j'intéresse,
Et je fais rire la Sageffe,
Quand elle est prête à se fâcher.

Ce qui séduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames;
C'est un Amant de bonne foi,
C'est moi.

ROBERT.

Ta joie insulte à ma douleur extrême:
Je sens, dans ma position,
Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes
Déclaircir cette question.

LA HIRE.

Eh! bien consultez-les

ROBERT.

J'en ai consulté mille,
Sans

Sans en être plus avancé.
L'une détruit ce que l'autre a pensé.
Elles ont leur secret; c'est chose difficile
Que de sçavoir. . . .

LA HIRE.

Croyez-en mes Arrêts.
J'ai là-dessus quelque lumière;
Je connais leurs goûts à-peu-près,
Depuis un tems je cours cette carrière:
Chargez moi de vos intérêts.

(*On entend l'annonce de la Ronde du
Divertissement.*)

En voilà justement qui m'ont l'air assez drôle:
Pour les interroger, saisissons ces instans;
Elles ne comptent pas jouer ici le rôle
D'Avocats consultants.

(*On entend encore l'annonce de la Ronde.*)

Voyez, Sire Robert; des mines si jolies
Sont les oracles du Destin;
Leur pouvoir vient de nos folies.

ROBERT.

Je vais être plus incertain.

LA HIRE.

Mais avant de parler à ces Nymphes gentilles;
Un moment examinons-les.
On reconnaît toujours l'esprit des filles
Dans leurs amusemens secrets.

SCENE TROISIEME.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

*Entrée de Villageoises galantes qui dansent en rond;
sur un air gai & avec la plus grande légèreté.*

LA HIRE à son Maître, après que les
Villageoises ont dansé quelque tems.

JE vais leur parler ; laissez faire.

(Aux Villageoises.)

Beautés que la douceur accompagne toujours ;
Votre pitié nous devient nécessaire ;
Accordez à mon maître un juste & prompt secours ;
Ou bientôt il est mort.

ROBERT.

Hélas ! je désespère !

DENISE.

Que demandez vous ?

LA HIRE.

Excusez ;

C'est un homme perdu si vous le refusez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous sauver la vie ?

LA HIRE.

Vous le pouvez sans contredit ,

Ce qu'on vous demande est écrit

Sur votre physionomie ;

Vous connaissez les Dames, leur esprit ,

Leur caractère , leur génie ,

Et vous sçavez quel point les flatte & les séduit.

DENISE.

Mais, c'est selon leur fantaisie.

LA HIRE.

Oui, mais il en est un, (ou l'on nous trompe fort,) Sur lequel toutes sont d'accord.

DENISE.

Nous aimer sans l'oser dire,
Sans prétendre à des faveurs ;
Chérir jusqu'à nos rigueurs,
Etre heureux de son martyre ;
Respect, Amour, rien par de-là ;
Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà ?

ROBERT.

Qu'en dis-tu, mon ami la Hire ?

LA HIRE en secouant la tête.

Ce n'est pas tout à fait cela.

(Aux Villageoises.)

Vous pourriez un peu mieux. . . un peu mieux nous instruire.

(La Danse recommence, & toutes les Villageoises, sans répondre, passent devant la Hire & Robert. La Hire veut arrêter une des Villageoises qui lui donne un soufflet. Les Villageoises, en se retirant, laissent voir à leur place une petite vieille ratatinée qui s'avance vers ROBERT.)

LA HIRE.

L'affaire ne prend pas une bonne tournure ;
Mais je vais suivre l'aventure.

(Il sort.)

Cij

SCENE QUATRIEME.

LA VIEILLE, ROBERT.

BEAU Chevalier, quoi ! vous perdez courage !
Faut-il être plaintif & faible à ce point-là ?
Cela ne convient pas, vous avez tort, on a.....
Bien des ressources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mere, hélas ! si vous sçaviez.....

LA VIEILLE.

Oh ! je sçais tout sans que vous le disiez.
J'aime à sçavoir chaque mystère :
Quand on est vieille, on n'a rien de meilleur à
faire.
A parler des Amans j'occupe mon loisir ;
Non pour les censurer, ni leur porter envie ;
Mais pour semer des fleurs sur l'hyver de ma vie,
Et pour le réchauffer aux rayons du plaisir.

ROBERT.

De mon malheureux sort, vous êtes donc instruite ?

LA VIEILLE.

Je n'y pense qu'avec effroi :
Cela peut cependant ne point avoir de suite ;
Vous le pouvez.

ROBERT.

Comment me soustraire à la loi ?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite
Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT.

Pouvez-vous soupçonner qu'elle soit équivoque ?
Dissipez mes périls, je vous consacrerai
Tous mes jours que je vous devrai ;
Mon cœur à chaque instant en chérira l'époque ;

LA VIEILLE.

Hélas ! je n'en répondrais pas ;
Je ne reconnais plus les hommes.
Ah ! mon enfant, dans le siècle où nous sommes
Les jeunes gens sont bien ingrats !

ARIETTE.

C'est une misere
Que nos jeunes gens !
L'âge dégénere ;
Ah ! le pauvre tems !
Quand j'étais dans ma jeunesse,
Que les Amans
Étaient charmans !
Qu'ils avaient de politesse !
Ils étaient ardens,
Pressans.
On n'en voit plus de cette espece ;
On n'en voit plus de si galans.
Ah ! le pauvre tems !
Chacun disait : ah ! qu'elle est belle !

LA FÉE URGELE;

Et me jurait amour fidele.

A présent, eh ! bien, eh ! bien.....

On ne me dit plus rien, rien,

Rien.

Il n'est plus d'amour sincere,

Il n'est plus de cœurs constans :

L'âge dégénere ;

Ah ! le pauvre tems !

Tout est vanité,

Faste sans largesse,

Plaisir sans gaieté,

Amour sans tendresse.

Leur délicatesse

Est dans leur santé.

Ah ! ah ! ah ! ah ! sur mes vieux ans,

Quel pauvre tems !

ROBERT.

Je blâme leur légereté,

Et sur-tout leur ingratitude.

LA VIEILLE.

Hom ! la reconnaissance est une qualité

Dont on n'a pas aisément l'habitude.

ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude ;

Vous en rendre certaine est tout ce que je veux.

LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.

Vous semblez né pour attendrir nos ames ;

Et j'aurois du regret qu'un Chevalier si preux

Mourût de mort forcée, avant que d'être vieux ;

Faute de bien sçavoir ce qui séduit les Dames.

ROBERT.

Vous vous en souvenez ?

LA VIEILLE.

Oui, foyez en repos.

Beau Chevalier, vous pouvez croire

Qu'il est certains points capitaux,

Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace, & sans perdre un instant,

Découvrez-moi ce secret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes sûretés.

ROBERT.

Vous serez obéie.

LA VIEILLE.

Engagez-vous par un serment sacré,

A former, à tenter, à finir à mon gré

L'entreprise la plus hardie.

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.

Quelque péril qui m'environne,

Et quelque monstre qui m'étonne,

Je vaincrai la difficulté.

Prenez mon gant ; voilà le gage

Que nous donnons pour nous lier ;

(Il donne son gant à la vieille.)

Et pour vous assurer encore davantage,

J'en jure foi de Chevalier.

(Il tire son épée, & la remet dans le fourreau,

après avoir fait le serment.)

Civ

40 LA FÉE URGELE.
LA VIEILLE.

Je suis contente ; allons au Tribunal de Berthe.
Fameux guerrier , prenez-moi par la main.
Je me fais un plaisir d'empêcher votre perte ;
Je vous révélerai le secret en chemin.

D U O dialogué.

ROBERT.

Que voulez-vous ?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel est ce prix ?

LA VIEILLE.

Mon fils , mon fils....

ROBERT.

Ordonnez.

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnaissance

Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon assistance

Vient à bout

De tout.

ROBERT.

Sachons d'avance

La récompense

Que vous desirez. '

LA VIEILLE.

Vous le sçavez.

ROBERT.

Ordonnez , ordonnez ,

LA VIEILLE.

Venez , venez.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.



*Le Théâtre représente la grande salle où se tient
la Cour d'Amour & de Beauté. La Reine BERTHE
se place sur son Tribunal. Les vieilles Dames
du Conseil occupent les premiers rangs, & les
jeunes vont s'asseoir sur des bancs inférieurs.*

SCENE PREMIERE.

BERTHE , L'AVOCATE
GÉNÉRALE, LES CONSEILLERES,
L'HUISSIERE.

BERTHE à l'Avocate Générale.

A VOCATE , parlez & remplissez l'emploi
Qui vous donne le droit de haranguer pour moi.
L'AVOCATE aux vieilles.

O vous qui de tendresse avez fait votre cours ,
Vous dont l'âge & l'expérience
Vous donnerent la connaissance

Des ruses des Amans, & de tous leurs détours,
 Secourez-nous de vos lumieres:
 Dans cette Cour d'un auguste appareil,
 Que vos places soient les premieres;
 Présidez à notre Conseil.

(Elles se placent à côté de la Reine.)

(Aux jeunes.)

Et vous que les Graces ont faites
 Pour plaire & briller sans atours,
 Jeunes, gentilles *Bachelettes*,
 Dans le doux Conseil des Amours;
 A votre Tribunal affable
 Que l'indulgence trouve accès:
 A la Cour d'Amour, tout procès
 Doit se juger à l'amiable.

(Elles se placent aussi.)

Premiere VIEILLÉ.

C'est en vain qu'un plaideur rusé,
 Près de nous voudrait se produire.

Seconde VIEILLE.

Malheur à l'homme assez osé,
 Qui tenterait de nous séduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos Arrêts;
 Interprètons la lettre, apprécions les gloses,
 Et sans prévention pesons les intérêts.

Que l'Huissiere appelle les causes.

L'HUISSIERE.

Licidas demandeur,
 Philinte défendeur.

SCENE SECONDE.

LICIDAS, PHILINTE.

LICIDAS.

ARIETTE.

ANNETTE reçoit mes vœux.

PHILINTE.

Annette est ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré sa tête.

PHILINTE.

Et les fleurs de la sienne ont tissu mes cheveux.

J'ai sa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

ENSEMBLE.

Qui de nous deux est plus heureux?

BERTHE.

Tous les deux, & ni l'un ni l'autre.

Quittez Annette,

Elle est coquette:

Suivant nos loix on doit la condamner;

Une Fillette

Sage & discrète

Ne doit jamais recevoir ni donner.

L'HUISSIERE.

Lifette complaignante au sujet de Lucas;
 Thérèse contre Blaise, & pour le même cas:



SCENE TROISIEME.

THÉRESE, LISETTE.

THÉRESE.

U
A RIETTE.
N loup, le soir, dans la prairie,
Prit ma brebis la plus chérie,
Et malgré mes cris l'emporta;
C'est que Blaise n'était pas là.

LISETTE.

Mon troupeau paissait dans la plaine:
Nous étions près d'une fontaine;
Un de mes agneaux y tomba:
Je n'en vis rien; car Lucas était là.

THÉRESE.

Comment me défendre seulette?

LISETTE.

Quand je le vois, je suis distraite.

THÉRESE.

C'est sa faute; il n'était pas là.

LISETTE.

Il a grand tort; il était là.

ENSEMBLE.

THÉRESE. C'est sa faute; il n'était pas là.

LISETTE. Il a grand tort; il était là.

BERTHE.

Pour que Lisette
Sois moins distraite,
Sans différer qu'elle épouse Lucas.
Pour fixer Blaise
Près de Thérèse,
Nous ordonnons qu'il ne l'épouse pas.

SCENE QUATRIEME.

ROBERT, L'HUISSIEIE, BERTHE, LES
CONSEILLERES, *Les Acteurs précédens.*

L'HUISSIERE.

R
O B E R T accusé par Marton.

BERTHE.

Son sort me fait pitié.

UNE DES CONSEILLERES.

J'en ai l'ame faisie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

J'aime sa physionie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

Il mérite sa grace, étant beau garçon.

BERTHE.

Approchez, Chevalier; vce air noble & modeste

Me fait gémir sur la mesfité

Qui m'a dicté

Une Sentence si fuste;

Il n'est qu'un seul moye d'éviter votre Arrêt.

Chevalier pouvez-vous résoudre

La question qui va vous perdre ou vous absoudre?

En un mot avez-vous trouvé ce qui nous plaît?

ROBERT.

A R E T T E.

Ce qui plaît à totes les Dames,
N'est pas facile à finir.

Il faudrait pénéter leurs ames ;

Et commeny parvehir ?

A chaque instant leur goût varie :

Un seul point flae leur envie,

Un point qui doiles réunir ;

Je vais le dir : [bis.]

Plaire, charme, séduire,

Est un bonheur dis leur printems ;

Mais gouverner, voir l'empire,

Est leur plaisir dis tous les tems.

B E R T H E avec le Chœur.

Il triomphe : qu'ïoit absous ;

L'Amour le résève pour nous.

L'AVOCATE.

Nouvel Edipe, ins ce jour,

Votre esprit pénétrant vous a sauvé la vie.

B E R T H E.

Modèle glorieux de la chevalerie,

Soyez l'ornement e ma Cour.

R O B E R T.

Avec ma liberté je repnds mon armure ;

J'emploierai l'un & l'autre à servir votre État.

C'est par des acts d'éclat

Que, de mon zèle ardent, veux vous rendre sûre.

SCENE CINQUIEME.

LA VIEILLE, *Les Acteurs précédens.*

LA VIEILLE à Robert.

A R I E T T E.

T O U T doucement,

Plus lentement :

Mon cher enfant,

Vous êtes triomphant,

J'en ai toute la gloire ;

Et vous devez,

Si vous avez

Bonne mémoire,

Beau Chevalier,

M'en bien payer.

Oyez,

Ayez

Reminiscence.

Sans vous fâcher ;

Je viens chercher

Ma récompense.

L'AVOCATE.

Comment donc ! que vient nous conter

Cette figure surannée ?

ROBERT à l'Avocate.

Gardez-vous de la maltraiter.

(A la Reine.)

Grande Reine, elle seule a fait ma destinée.

LA FÉE URGELE,

LA VIEILLE.

Oui, par mes soins, l'affaire est terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marton;

On lui doit réparation;

LA VIEILLE.

Oh! Marton! Marton est contente.

J'ai son désistement, sa procuration;

Et c'est moi qui la représente.

L'HUISSIERE.

Paix là; faites attention.

LA VIEILLE.

Un premier mouvement se passe.

Marton, en l'accusant, voulait qu'on lui fit grace.

Qui ne la ferait point à ce preux Chevalier?

Jeunesse est une excuse; on doit tout oublier.

ROBERT.

Que ne vous dois-je pas, ma bonne & chere amie?

BERTHE.

Apprenez moi par quel moyen

Elle a pu, du péril, garantir votre vie?

LA VIEILLE.

Je vais vous dire tout & sans supercherie;

J'aime à parler, c'est tout mon bien.

Quand j'ai sçu l'affreuse disgrâce,

Qui de ce Chevalier causait le désespoir,

Je m'en suis approchée exprès pour le mieux voir.

C'est le profit de ceux dont la vue est trop basse.

Mon ame fut toujours facile à s'émouvoir:

Son

COMÉDIE.

Son trouble, son air doux, & son gentil langage

M'ont fait sentir que ce serait dommage

De laisser mourir sans secours

Un beau Chevalier dont les jours

Pour ceux d'autrui seraient un avantage.

Jurant de déférer à ce qu'il me plairait,

(Serment de Chevalier ne peut être frivole:)

Il a tiré de moi notre secret,

Et je viens le sommer ici de sa parole.

BERTHE.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau Plaidoyer?

Parlez, illustre Chevalier.

ROBERT.

La Vieille, en cet instant, vient de dire à la lettre

L'exacte & simple vérité:

Quand je sçaurai quelle est sa volonté,

Ma gloire & mon devoir seront de m'y soumettre.

LA VIEILLE.

Eh bien donc! réjouissez vous,

Mon doux ami; vous ferez mon époux.

ROBERT.

Quelle horreur!

LA VIEILLE.

Cette épithalame

N'est pas fade; mais vous verrez

Qu'avec le tems vous m'aimerez.

Prenez donc par la main votre petite femme.

D

ROBERT.

Sur cet affreux objet jeter un seul regard!
Ah! j'aime mieux subir ma première Sentence.

BERTHE.

Bonne mère; à vos droits la Cour ayant égard,
Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en sortant.*

O Ciel! à quel malheur me trouvais-je réduit

LA VIEILLE, *en le suivant.*

Tu n'échapperas pas: va, ta Vieille te suit.

BERTHE.

C'en est assez; terminons la Séance,
Et de nos Provençaux que la Fête commence.

DIVERTISSEMENT

DES PROVENÇEAUX.

Pendant le Divertissement on voit ROBERT qui traverse le Théâtre comme un homme troublé. Un groupe de jeunes Filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille qui paraît en même tems. La Vieille interrompt la Fête par la Romance qui suit.

L'avez-vous vu, mon bien Aimé?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé,

D'amour je sens la flamme.

Gentils objets, charmans & doux;

Il est peut-être parmi vous.

Rendez-le moi,

Il a ma foi.

C'est moi qui suis sa femme:

Rendez-le moi,

Il a ma foi.

Je suis sa noble Dame.

Sans doute vous le charmerez;

Mais, *toutes tant* que vous ferez;

Vous ne saurez,

Vous ne pourrez

L'aimer, l'aimer d'amour extrême;

Et tout ainsi que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé,

D'amour je sens la flamme.

Est-il ici,

Mon seul fouci?

Est-il ici,

Mon bel Ami?

Si vous l'oyez,

Si le voyez,

Vous en aurez envie.

Hélas! hélas!

Ne m'ôtez pas

Le bonheur de ma vie.

Dans ses regards est la fierté,

Noble franchise & loyauté.

Fleur du matin

Est sur son tein,

Et dans son cœur est l'honneur même:

C'est aussi vrai que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé;
 Il a ravi mon ame.
 Mon tendre cœur s'est ranimé,
 D'amour je sens la flamme.

Pourquoi ces ris
 Et ces mépris ?
 Eh bien ! eh bien !
 Ce n'est pas bien :
 Mais j'ai l'espoir
 De le revoir,
 C'est ce qui me console ;
 Oui, je m'en vais :
 Il est Français,
 Il tiendra sa parole (*).

A ce mot ROBERT s'avance vers la Vieille, lui présente la main & se retire avec elle.

(La Fête continue.)

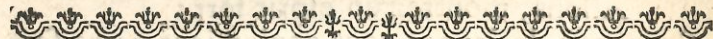
(*) En ce tems-là les Chevaliers Français tenaient leur parole en amour.

On peut retrancher, si l'on veut, cette Romance, qui n'est placée ici que pour couper le Divertissement.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIEME.



Le Théâtre représente l'intérieur d'une pauvre Chammiere : on voit, d'un côté, une vieille table à demi rompue ; quelques escabeaux délabrés, & dans le fond un grabat () entouré d'une mauvaise courtiue (**).*

SCENE PREMIERE.

ROBERT, LA HIRE.

Robert est au bout de la table, la tête appuyée sur ses deux mains.

LA HIRE.

CETTE maison n'est ni riche ni vaste ;
 Et notre Vieille ne doit pas
 Redouter le soupçon de donner dans le faste.

(*) Châlit, Couchette.

(**) Rideaux.

ROBERT.

Quelle est ma destinée ! hélas !

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre.
 N'êtes vous pas heureux, ayant eu tout à craindre ?
 Allons, montrez un esprit fort ;
 Beaucoup de jeunes gens envieraient votre sort.
 Pour qui n'a rien, une Chaumière
 Devient la demeure d'un Roi ;
 Une lampe est un lustre éclatant de lumière.
 Ne trouve pas qui veut des vieilles.

ROBERT.

Eh ! pourquoi
 Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage ?

LA HIRE *avec attendrissement.*

Ah ! bien loin de vous affliger,
 Je voudrais de grand cœur pouvoir vous soulager ;
 Votre épouse paraît, le devoir vous engage.....
 Mon cher maître, prenez courage.



SCENE SECONDE.

LA VIEILLE, ROBERT, LA HIRE.

LA VIEILLE *portant un panier à son bras.*

N ARIETTE.

Nous allons ici
 Souper tête-à-tête,
 Mon doux Ami.
 Pour moi quelle fête !
 J'apporte à mon bras
 Le petit repas.
 Ces mets
 Sans apprêts
 Ne font pas
 Délicats ;
 Mais
 Un repas frugal
 Est un régal,
 Quand l'Amour l'affaïsonne ;
 Le Plaisir donne
 Du goût
 A tout.
 Ah ! ah !
 Voilà
 La petite bouteille
 De fine liqueur,
 Qui réveille, réveille ;
 Réveille le cœur.
 Après le repas,
 Ah ! ah ! (n'est-ce pas ?)
 La petite bouteille
 De fine liqueur,
 Réveille, réveille,
 Réveille le cœur.

Div

ROBERT.

Madame....

LA VIEILLE.

Quel air froid! seriez-vous un ingrat?
 Vous, vous qui sur l'honneur êtes si délicat.

LA HIRE.

Ah! si mon maître a peine à rompre le silence;
 C'est qu'il ne trouve point de termes assez forts
 Pour.... & n'en trouvant point alors....

L'excès de sa reconnaissance....

Lui coupe la parole.

LA VIEILLE.

Eh! je l'en aime mieux;
 Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance.
 Le jour qu'on se marie, on doit être joyeux.
 Soyez gai, Chevalier.

(*La Vieille tire de son panier les provisions;
 & prépare la table.*)

ROBERT.

Je suis né sérieux!

(A la Hire.)

Prends mon cheval & mon armure,
 La Hire; je t'en fais présent.

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*
 Un plat de buis sert comme un plat d'argent...

ROBERT.

Annonce à mes pareils ma funeste aventure,
 L'état affreux où je suis à présent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts
 du repas.*

Et lorsqu'on est heureux, on n'est point indigent.

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu, la Fortune seconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimait, mon ami, souviens-toi.
 Il n'est plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous soupirez, & je ne sçais pourquoi.

LA HIRE.

Cette aventure enfin n'est pas des plus cruelles;
 Oui, ne désesperez de rien.

Je ne veux pas troubler votre entretien;
 Je reviendrai bientôt sçavoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un Chevalier plein de courage
 Doit affronter tous les dangers;
 Les vents, la tempête & l'orage;
 Pour lui sont des maux passagers.
 Au-dessus d'une ame commune,
 Par sa mâle intrépidité,
 Il doit ramener la Fortune,
 Et subjuguier l'Adversité.

Un Chevalier plein de courage, &c.



SCENE TROISIEME.

ROBERT, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.
MON ami, mettons-nous à table ;
 Nous allons faire un repas agréable.

Çà, placez-vous à mon côté.

Vous vous obstinez à vous taire ?

Je n'aime point la taciturnité,

Et je prétends, sans vous déplaire ;

Refondre votre caractère :

Vous êtes un enfant gâté.

(Tout en lui parlant, elle lui attache un bouquet.)

ROBERT.

L'entreprise, à mon âge, est un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh ! bon ! bon ! votre âge n'est rien.

Si je pouvais changer le mien,

Je vous trouverais plus docile.

ROBERT.

Je pense que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sachez que notre âge est le même ;

Et qu'on est jeune tant qu'on aime.

Qui dit vieillese, dit insensibilité.

Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante ;

Nous tombons, en naissant, dans la caducité ;
 Mais cette flamme active & pénétrante,
 L'Amour, ce vrai présent de la Divinité,
 Dans nos cœurs qu'il échauffe, arrête la jeunesse ;
 Il conserve, il nourrit le feu de nos beaux ans,
 Et sçait soustraire la vieillese
 A la rapidité du tems.

ROBERT, *à part.*

Ce paradoxe est vraisemblable ;

Elle pourrait persuader,

Si l'on pouvait ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre esprit est équitable,

Vous êtes de mon sentiment ;

Qu'avez-vous à répondre à mon raisonnement ?

ROBERT, *avec un peu plus de douceur.*

Que vous êtes fort respectable.

LA VIEILLE.

Une Vieille pleine d'égards ;

A son époux adresse ses regards ;

Pour lui plaire, fait la moindre circonstance.

Sa maison seule occupe tous ses soins :

Elle épargne, l'époux dépense ;

Elle n'est pas coquette, & comme on lui doit
 moins,

Elle a plus de reconnaissance.

60 LA FÉE URGELE;

ROBERT.

Oui ; mais je crois qu'on l'en dispense.

LA VIEILLE.

Je ne suis pas si fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaisir à l'écouter ;

(*Haut , avec sentiment.*)

On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh ! mon enfant, voilà tout ce que je demande.
Dans l'âge de l'amour fait-on en profiter ?
Le Plaisir à nos yeux brille pour disparaître ;
On dissipe le tems souvent sans le connaître,
Quand on s'en apperçoit on ne peut l'arrêter :
L'âge de l'amitié, c'est l'âge où l'on moissonne ;
C'est l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter.
Le tems augmente encor les présens qu'elle donne,
Et sans cesse on jouit au lieu de regretter.

ROBERT.

Oui, mais.....

LA VIEILLE.

Votre Marton vous tourne la cervelle ;
Vous voudriez-lui consacrer vos jours.
Si j'étais jeune & jolie autant qu'elle,
Vous feriez le serment de m'adorer toujours.

COMÉDIE.

61

ROBERT.

Ah ! oui, toujours, toujours.

LA VIEILLE.

Oui ; mais si quelque orage
Flétrissait, détruisait la fleur de mon printems ;
Si j'essuyais des ans l'infailible ravage,
Que deviendraient tous vos sermens ?

ROBERT.

Alors.....

LA VIEILLE.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède ;
Et scrupuleusement garderiez vous la foi
A Marton, devenue aussi vieille, aussi laide
Que je le suis ? regardez-moi.

ROBERT *la regarde & détourne les yeux
aussitôt.*

Cette épreuve serait terrible.....
Si Marton devenait la chose est impossible.

LA VIEILLE.

Ah ! j'entends ; pour vos feux, l'écueil serait fatal.
Voilà ce Chevalier généreux & loyal,
Devenu parjure & volage.

ROBERT.

Eh !.....

LA VIEILLE.

Votre gloire en souffrirait ;
Mais si vous me rendiez hommage ,
Songez à tout l'honneur que cela vous ferait.

ROBERT.

Il est vrai..... mais.....

LA VIEILLE.

Toutes les bonnes Dames
Qui de la Reine Berthe embellissent la Cour ,
Graveraient votre nom dans le fond de leurs ames,
Placeraient votre buste au Temple de l'Amour.

Votre fidélité célébrée & chérie

Annoncerait en tout pays

Le modèle parfait de la Chevalerie.

Hem ! m'entendez-vous, mon cher fils ?

ROBERT, *se levant.*

Ah ! ma Bonne, pourquoi me forcer à vous dire
Que Marton sur mon cœur conserve son empire ?
Pour attaquer mes jours, je sçais ce qu'elle a fait ;

Mais malgré sa trame cruelle,

Son ascendant l'emporte & triomphe toujours ;

Vous avez conservé mes jours,

Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en est trop, je ne puis endurer tes mépris :
Je pourrais te citer au Tribunal de Berthe.

De ta déloyauté tu recevrais le prix ;
Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte.

ROBERT.

Non, vos jours me sont chers ; mais songez.....

LA VIEILLE.

Laisse-moi.

(*La Vieille va s'asseoir sur le grabat.*)

Ne me fuis pas ; va, je te rends ta foi :

Applaudis-toi de ton ouvrage.

Je cède à mon destin affreux ;

Je m'affaiblis.... la mort vient obscurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes sens sont émus de cette triste image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne Vieille, hélas !

Elle souhaite, au lieu de venger son trépas,

Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entends-je ?

LA VIEILLE.

Gardez-vous de le punir, grands Dieux !

Il termine mes jours, rendez les siens heureux.

Adieu, cruel, adieu : j'expire & je t'adore,

Lorsque tu me perces le cœur.

64 LA FÉE URGELE,

Dans mes derniers momens, j'ai la faiblesse encore
De craindre que ma mort ne te porte malheur.

(*La Vieille fait tomber la Courtine pour se cacher
aux yeux de Robert.*)

ROBERT.

Vivez, vivez, ma respectable Bonne;
La perte de vos jours causerait mon trépas.
Disposez de mon fort... Marton que j'abandonne...
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne;
Oui, je jure....

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

SCENE CINQUIEME.

ROBERT, LA FÉE URGELE *sous les traits de*
MARTON, ROBINETTE, NYMPHES
de la Suite d'URGELE.

(*Le Théâtre change au bruit du Tonnerre, la
Chaumière est transformée en un Palais ma-
gnifique, & la Fée Urgele paraît sur un trône
brillant, environnée de Nymphes de sa suite.*)

O ROBERT.
Ciel! quel éclat m'environne!

LA

COMÉDIE.

65

LA FÉE URGELE:

ARIETTE.

Fidèle Amant, foyez heureux.
Mon cœur est satisfait de votre obéissance;
Vous avez rempli tous mes vœux.
Venez, partagez ma puissance.

Fidèle Amant, foyez heureux, &c.

ROBERT.

Que vois-je! c'est Marton! ô Dieux! par quel
prodige!...

SCENE SIXIEME & dernière.

LA HIRE ET DES CHEVALIERS *amis de*
ROBERT. LA FÉE URGELE *sous le nom*
de MARTON, ROBINETTE. Les
Acteurs précédens.

LA HIRE *suivi des Chevaliers errans, amis*
de ROBERT.

J'AMENE ici vos Chevaliers.... où suis-je ?

LA FÉE URGELE *à Robert.*

J'ai trop joui de ton erreur.
La Vieille était Marton, & Marton est Urgele,

E

Des braves Chevaliers, protectrice fidelle.
 Depuis long-tems j'admirais ta valeur,
 Et je sentis bien-tôt qu'en admirant on aime.
 Sous des traits différens, quand j'éprouvais ton
 cœur,

En te cachant mon rang & ma grandeur,
 Je voulais ne devoir mon amour qu'à moi-même.

LA HIRE.

Ce n'est pas jouer de malheur.

ROBERT.

Vous avez commencé par me paraître aimable,
 Et mes feux sont plus forts que mon ambition;
 A mes regards surpris la Fée est respectable:
 Mais je suis plus content de retrouver Marton.

LA FÉE.

A la Beauté tout rend les armes;
 Mais il est des biens plus flatteurs.
 Pour fixer, enchaîner les cœurs,
 L'esprit, les sentimens valent mieux que les
 charmes;
 Les fruits durent plus que les fleurs.

(Robert présente la main à la Fée pour la conduire
 à son trône, & se place à côté d'elle.)

ROBINETTE.

La Hire, je suis Robinette.

LA HIRE.

Un peu forcierié aussi: qu'importe? je t'entends.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure est complète.

ROBINETTE.

Oui, mais ne foyez plus des Chevaliers errans.

DUO.

ROBERT, LA FÉE.

Jouïssons d'un bonheur suprême;
 L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR.

Jouïsses d'un bonheur suprême;
 L'Amour couronne votre ardeur.

LA FÉE.

A tous les biens je préfère ton cœur;
 C'est pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorsque j'ai votre cœur;
 C'est pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBINETTE.

La Hire m'aime, & la Hire a mon cœur.
 Je l'aimerai toujours, toujours de même.

LA HIRE.

Vous nous trompiez pour avoir notre cœur:
 Attrapez-nous toujours, toujours de même.

LA FÉE. { Jouïssons d'un bonheur suprême,
 ROBERT. {
 ROBINETTE. { L'Amour couronne notre ardeur:
 LA HIRE. {

LA FÉE URGELE.

CHŒUR à Robert.

Jouissez d'un bonheur suprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

Vous n'avez point dédaigné la laideur ;
Vous méritez que la beauté vous aime.

Jouissez d'un bonheur suprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

[Les Chevaliers Errans dansent avec les Nymphes de
la Suite de la FÉE URGELE, & viennent rendre
hommage à ROBERT & à la FÉE; ce qui forme
un Ballet qui termine la Pièce.]

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier,
la Fée Urgele, Comédie-Ballet ; & je crois qu'on peut
en permettre l'impression. A Paris, ce 29 Novembre
1765. MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent aux Oeuvres
de l'Auteur.

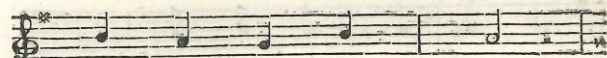
[1]

A I R S.

De la Fée Urgele.

N^o. 1.

C'EST u - ne mi - se - re



Que nos jeu - nes Gens,



L'a - ge dé - gé - ne - re,



Ah ! le pau - vre tems, le pau - vre



tems, le pau - vre tems, le pau - vre

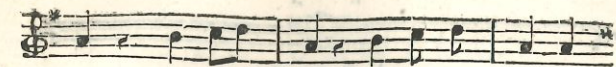


tems ! Quand j'é - tais dans ma jeu -



nes-se Que les A - mans Etaient char -

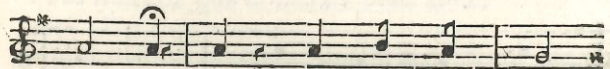
F



mans ! Qu'ils a - vaient de po - li - tef - fe !



Ils é - taient ardens , ardens , Pressans , pref -



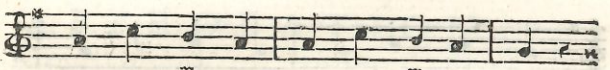
fans . Ah ! ah ! On n'en voit plus



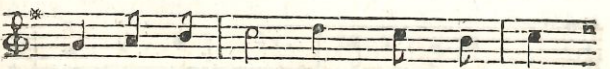
de cette ef - pe - ce , On n'en voit



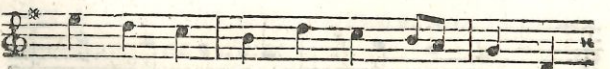
plus de fi ga - lans . Ah ! le pauvre



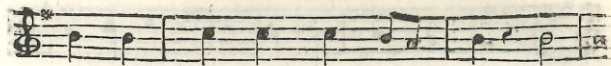
tems , le pau - vre tems , le pauvre tems !



Chacun di - fait : Ah ! qu'elle est belle !



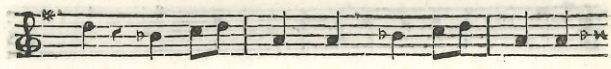
Et me ju - rait Amour fi - de - le ;



A pré - sent . Eh ! bien , eh ! bien , On



ne me dit plus rien , rien ,



rien , Il n'est plus d'amour fin - ce - re ,



Il n'est plus de cœurs conf' - tans ,



L'âge dé - gé - ne - re , Ah ! le pau - vre



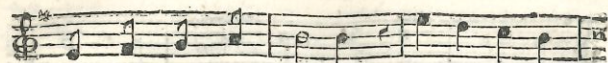
tems , le pauvre tems , le pauvre tems !



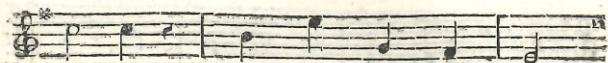
Tout est va - ni - té . Fas - te sans lar -



ges - se , Plai - sir sans gai - té ,



Amour sans tendres-se ; Leur dé-li-ca-



tes-se Est dans la fan-té.



Ah! ah! ah! ah! sur mes vieux



ans Quel pauvre tems, quel pauvre



tems, quel pauvre tems!

N^o. 2.



Nous al-lons i-ci Sou-per tête à



tête, Mon doux Ami, Pour moi quelle



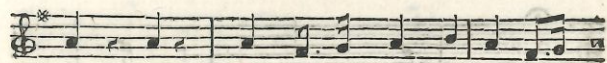
fê-te! J'ap-porte à mon bras Le



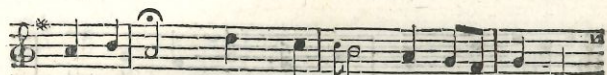
pe-tit re-pas, le pe-tit re-pas



Ces mets Sans apprêts Ne font pas dé-li-



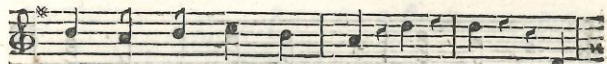
cats, Mais, mais un re-pas frugal Est



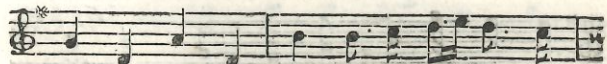
un ré-gal Quand l'amour l'af-fai-sonne,



Quand l'amour l'af-fai-sonne, Le plai-sir



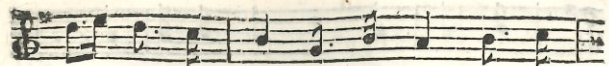
don-ne du goût A tout. Ah! ah! Voi-



là, voi-là, voi-là la pe-ti-te bou-



teil-le De fi-ne li-queur Qui ré-



veil - le, ré - veil - le, ré - veil - le Le



cœur Après le repas, N'est-ce pas ? n'est-ce



pas ? Voi - là, voi - là, voi - là la pe -



ti - te bou - teil - le De fi - ne li -



queur Qui ré - veil - le, ré - veil - le, ré -



veil - le Le cœur, Qui ré - veil - le, ré -



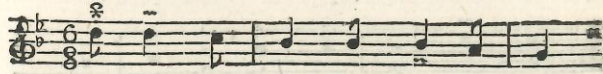
veil - le, ré - veil - le Le cœur, Qui ré -



veil - le, ré - veil - le, ré - veil - le le cœur.

ROMANCE.

N^o. 3.



L'AVEZ-VOUS vû mon bien - ai - mé ?



Il a ra - vi mon a - me !



Mon ten - dre cœur s'est ra - ni - mé,



D'a-mour je sens la flam - me.



Gen-tils ob - jets, charmans & doux,



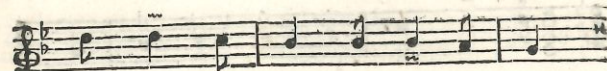
Il est peut ê - tre par - mi vous ?



Ren - dez - le moi, Il a ma foi,



C'est moi qui suis fa fem - me.



Ren - dez - le moi, Il a ma foi,



Je suis fa no - ble Da - me.



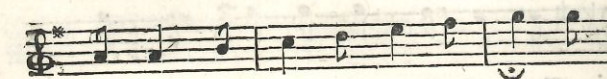
SANS dou - te vous le char - me - rez,



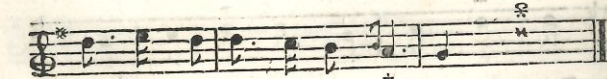
Mais tou - tes, tant que vous se - rez



Vous ne fau - rez, Vous ne pour - rez



L'ai - mer, l'aimer d'amour ex - trê - me,



Et tout ain - si que je l'ai - me. L'AVEZ, &c.